végétation. Les larves ont un corps allongé, à six pattes, à tête dure, coriace, munie de fortes mâchoires cornées et tranchantes et de rudiments d'antennes et de palpes. « La plupart de ces larves, dit M. Chevrolat, lorsqu'elles vont se transformer en nymphes, s'attachent aux feuilles au moyen du mamelon anal; ainsi fixées, elles se dépouillent de la peau de larve, qui se fend dans la longueur du dos, et que l'insecte fait glisser en arrière et qu'il réduit en peloton. Quinze à vingt jours après, l'insecte parfait abandonne sa dépouille, qui conserve sa première forme; mais elle est seulement fendue d'un bout à l'autre de la partie supérieure. » Les alticites, à l'état parfait, vivent sur les plantes, dont elles dévorent les feuilles au point que la végétation en est quelquefois complétement anéantie.

GALÉRUQUE s. f. (ga-lé-ru-ke — altér. du lat. *galerus*, sorte de bonnet). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, type de la tribu des galérucites, comprenant cinquante espèces répandues sur presque tout le globe : *La* GALÉRUQUE *aquatique vit au fond de l'eau.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Les *galéruques* sont caractérisées par des antennes moniliformes, de la moitié de la longueur du corps, d'égale grosseur dans toute leur étendue, insérées entre les deux yeux et très-rapprochées à leur base; un corselet rugueux, rebordé; des élytres oblongues, de consistance plutôt molle que coriace. Ce genre comprend environ cinquante espèces, répandues dans les diverses régions du globe. La plus connue est la *galéruque* de l'orme; cette espèce, qui ne dépasse guère un demi-centimètre de longueur, est d'un jaune obscur avec une tache noire sur le corselet et une ou deux lignes longitudinales de même couleur sur chaque élytre. La larve vit sur les feuilles de l'orme et les crible de trous si nombreux qu'elles sont complétement dépouillées de parenchyme et impropres à remplir leurs fonctions. Il n'est pas rare de voir, au milieu de l'été, des arbres complétement dépouillés et comme morts. Outre l'inconvénient qui résulte de la privation du feuillage en cette saison, il est certain que l'arbre, dont la végétation est suspendue, est arrêté dans son accroissement. C'est pendant les mois de juin et de juillet que ces larves exercent leurs ravages. Elles sont noires, glutineuses, et exhalent, lorsqu'on les écrase, une odeur nauséabonde. L'insecte parfait se montre vers la fin de juillet, et on le rencontre par milliers. Il produit deux générations dans le cours de l'été, et passe l'hiver sous les écorces, sous les pierres ou dans les fentes des murs. On ne connaît pas de moyen pratique pour détruire cet insecte, qui cause souvent des ravages incalculables. Comme il se tient surtout à la partie supérieure des arbres, on ne pourrait atteindre que les rares individus qui se trouvent encore sous les écorces aux premiers jours du printemps. On pourrait, à l'aide de fumigations de soufre, en débarrasser les arbres de petite taille; mais ce procédé est bien rarement employé. Quand les sujets sont jeunes et qu'ils sont envahis plusieurs années de suite par ces insectes, ils ne tardent pas à périr.

La *galéruque* de l'aune est de taille moyenne et d'une belle couleur bleue uniforme. Sa larve est noirâtre et se tient sous les feuilles, dont elle ronge le parenchyme et qu'elle perce à jour. Elle commet ainsi de grands dégâts sur les aunes qui se trouvent plantés dans les parcs, au bord de l'eau. On peut en détruire des milliers d'individus en battant les branches des jeunes aunes sur un parapluie renversé ou sur un drap étendu au bas de l'arbre; ils se laissent facilement tomber sans chercher à s'envoler. Le bouleau et les saules nourrissent aussi des *galéruques*, qui les dépouillent quelquefois de leurs feuilles; mais, comme ces arbres ne sont pas habituellement sous l'œil du cultivateur, il y fait peu d'attention.

Une espèce très-curieuse est la *galéruque* aquatique, qui vit au fond de l'eau, sur les feuilles des potamogétons, qu'elle dévore. Ses larves retirées de l'eau ne paraissent nullement mouillées; il paraît qu'il transpire de leur corps une matière grasse qui ne permet pas au liquide de s'y attacher. Cette espèce, une des plus anciennement observées, a été appelée, par le créateur du genre, *galéruque du nymphéa;* elle abonde dans nos eaux douces.

GALÉRUS s. m. (ga-lé-russ—mot lat. formé de *galea*, casque). Antiq. rom. Sorte de chapeau particulièrement porté par les flamines. ‖ Coiffure de femme en forme de casque.

GALESO (*Galesus*), rivière d'Italie, prov. de Lecce, affluent du golfe de Tarente. Virgile et Horace l'ont célébrée dans leurs vers. C'est sur les bords du Galeso, sous les murs de Tarente, que le poëte des *Géorgiques* vit ce vieillard dont il parle. Venu là de la ville de Coryce, en Cilicie, et propriétaire d'un petit terrain abandonné, il avait su, par son travail et par son industrie, lui faire produire des richesses qui, à ses yeux, égalaient celles des rois (*Géorg.*, liv. IV, v. 125 et suiv.).

Le Galeso est, d'ailleurs, un fort petit fleuve, qui ne doit sa réputation qu'à la poésie. « Je vois tous les jours le Galèse, dit Paul-Louis Courier dans une de ses charmantes lettres écrites d'Italie, qui n'a rien de plus merveilleux que notre rivière des Gobelins, et mérite bien moins l'épithète de *noir* que lui donne Virgile :

Qua niger humectat flaventia culta Galesus.

Il fallait dire plutôt :

Qua piger humectat arentia culta Galesus.

» Au reste, les moissons, sur ses bords, ne sont plus blondes, mais blanches, car c'est du coton qu'on y recueille. Le *dulce pellitis ovibus Galesi* est devenu tout aussi faux; car on n'y voit pas un mouton. Je crois que le nom de ce fleuve a fait sa fortune chez les poëtes, qui ne se piquent pas d'exactitude et pour un nom harmonieux donneraient bien d'autres soufflets à la vérité. Il est probable que Blanduse, à quelques milles d'ici, doit aux mêmes titres sa célébrité... »

GALESWINTHE, reine des Francs. V. GALSWINTHE.

GALET s. m. (ga-lè — Bochart tire ce mot de l'hébreu *galad*, qui signifie s'endurcir, d'où vient, dit-il, le mot celtique *kaled*, dur, et duquel Camden dérive le nom de la Calédonie. « Cette étymologie de M. Bochart, lisons-nous dans Ménage, est également docte et ingénieuse, mais elle n'est pas véritable, car il est certain que *galet* est un diminutif de *gal*. » Ménage ajoute que, dans l'ancienne langue, ce mot signifiait pierre ou caillou, comme dans ces vers d'un vieux poëte :

D'engaigne qu'ils avoient après être sortis,
Ils prirent de gros *gaux* et cassirent les vitres.

Quant à l'origine de *gal*, Ménage le dérive du latin *calculus*, caillou; mais nous croyons qu'il vaut mieux ici s'en rapporter, du moins en partie, à l'opinion de Bochart, et rattacher *gal* au celtique bas breton *kalet*, dur, gaélique *gal*, caillou. Seulement, aujourd'hui, on ne ramènerait point, comme lui, le celtique à l'hébreu, une langue de la famille aryenne à une langue sémitique; mais, du temps de Bochart, on ne soupçonnait pas qu'il eût existé des Aryas). Caillou roulé qu'on trouve sur les bords de la mer et de certains cours d'eau : *La Crau est une plaine couverte de* GALETS. *Chaque lame qui venait briser sur la côte y jetait des* GALETS *à plus de cinquante pieds dans les terres.* (B. de St-P.) *Peu, très-peu de plantes de mer échappent au broiement éternel du* GALET *froissé, refroissé.* (Michelet.)

— Par ext. Plage couverte de galets : *Se promener sur le* GALET. *Un navire échoué sur le* GALET.

— Mécan. Petite roue que l'on emploie dans divers appareils pour diminuer le frottement.

— Jeux. Sorte de jeu dans lequel on pousse un palet sur une longue table : *Jouer au* GALET.

— Anc. art milit. Machine balistique servant surtout à lancer des galets, des pierres.

— Pêche. Bouée ou autre signal qui indique la position d'un filet.

— Minér. *Galet de Bourgogne*, Carbonate de chaux d'un blanc sale.

— **Encycl.** Géol. Quelques anciens, embarrassés pour expliquer l'origine et la formation des *galets*, s'étaient décidés à les faire tomber du ciel; c'est pourtant là le fait géologique le plus simple et le plus évident. Des fragments de roches, détachés des montagnes ou des falaises qui longent les fleuves et les bords de la mer, sont roulés par le flot ou le courant, se heurtent, usent leurs angles par le frottement, finissent par s'arrondir, et les *galets* sont formés. C'est exactement le procédé que l'industrie humaine a emprunté à la nature pour arrondir les billes qui servent de jouets à nos enfants, et pour grener la poudre de guerre et de chasse.

Quelquefois, cependant, des amas de *galets* se trouvent assez avant dans les terres pour embarrasser les géologues. Un des amas les plus considérables et les plus curieux sous ce rapport est celui de la plaine de Crau, dans le département des Bouches-du-Rhône. S'il est dû à l'action de ce dernier fleuve, il suppose un déplacement considérable dans la direction de son cours.

— Mécan. On nomme *galet* une petite roue servant de support ou d'appui et destinée à assurer la direction du mouvement d'une pièce principale, et à diminuer le frottement par la substitution du roulement au glissement.

Le *galet* simple roule dans une rainure, tandis que le *galet* à gorge est placé entre deux montants cylindriques qui pénètrent dans le creux de ses deux joues. L'intervalle des montants est tel qu'ils ne se trouvent pas en même temps en contact avec les deux creux du *galet;* celui-ci ne roule donc alternativement que sur l'un ou l'autre des montants, suivant le sens dans lequel il se trouve accidentellement dévié. La présence de ces deux montants s'oppose à toute déviation sensible.

Les plaques tournantes des chemins de fer, les ponts tournants des canaux roulent sur des *galets* coniques. Les colliers d'arbres verticaux sont souvent munis à l'intérieur de *galets* qui roulent sur la surface de l'arbre mobile, tandis que le collier lui-même est fixe. V. COLLIER, PLAQUES TOURNANTES, PONTS TOURNANTS.

Lorsque le corps mobile doit se déplacer en ligne droite, parallèlement à un plan d'appui, les *galets* sont cylindriques et les axes en sont disposés perpendiculairement à la direction du mouvement.

Les *galets* conservent la même forme lorsqu'ils doivent rouler sur une enveloppe cylindrique. Tels sont ceux qu'on interpose souvent entre un arbre vertical et le collier destiné à en assurer la fixité.

Mais lorsque le corps mobile doit tourner parallèlement à un point d'appui, les *galets* doivent être coniques, avoir leur sommet commun sur l'axe de rotation et reposer sur une surface conique ayant le même sommet.

Si les surfaces en contact ne remplissaient pas exactement toutes les conditions énoncées, le roulement ne serait pas simple, il serait compliqué d'un glissement qui, outre l'inconvénient de rendre le mouvement plus difficile, aurait encore celui d'amener une usure rapide.

GALET, chansonnier français. V. GALLET.

GALETAS s. m. (ga-le-ta — Etymol. fort obscure. Ménage rapporte *galetas* à un latin barbare *valetostasium*, qu'il forme lui-même de *valetus*, valet, et de *stasium*, du grec *stasion*, demeure. *Valetostasium* signifierait ainsi demeure des valets, c'est-à-dire des jeunes enfants des seigneurs. Cela n'est pas sérieux. Nous voyons dans Guillaume de Tyr que *Galathas* a été le nom donné à une tour de Constantinople. A ce sujet, M. Littré remarque que *galatas* ou *galathas* a été plus tard le nom d'un appartement dans la maison des templiers : « *Datum in domo templi et in galata*, » est-il dit dans un acte du XIIIe siècle. C'était encore le nom d'un appartement de la cour des comptes, et nous lisons dans une lettre du roi Jean : « *Datum in domo de* Galathas, *anno domini* MCCCLIII. » Et dans une autre vieille ordonnance : « *Per dominum regentem, in consilio suo, in camera computorum superius ad* Galathas. » Dans Eustache Deschamps, *galatas* signifie probablement une partie importante d'un grand château :

Vignes aussi et les terres arables,
Moulins tournants, beaux plains à regarder,
Et beaus sauvoirs pour les poissons garder,
Galatas grans et adrois...
Or, sus, sus, banquet et soupper,
Saillez hors de ce *galathas.*

Galetas n'aurait plus signifié ensuite que les combles du château. Dans cette hypothèse, il faudrait donc admettre que c'est *Galata*, nom d'un quartier et d'une tour de Constantinople, qui, par un détour sigulier, en serait venu à signifier une chambre sous les combles). Logement misérable situé immédiatement sous les combles : *Loger dans un* GALETAS. *En France, l'honorabilité consiste, chez beaucoup de gens, à avoir un salon splendide, quitte à coucher dans un* GALETAS. (E. Texier.)

Puisque du dieu des eaux tu tires ta naissance,
Loger au *galetas* choque la bienséance.
BENSERADE.

L'oracle était logé dedans un *galetas.*
LA FONTAINE.

— Par anal. Logement misérable : *Il loge dans un vrai* GALETAS.

GALÈTE s. f. (ga-lè-te). Entom. Pièce voûtée, membraneuse, qui recouvre les mâchoires de tous les orthoptères, peut-être de la plupart des coléoptères et de quelques névroptères.

GALETIÈRE s. f. (ga-le-tiè-re). Se dit en Normandie pour GALETTOIRE.

GALETTE s. f. (ga-lè-te — Le P. Labbé prétend que *galette* est un abrégé de *gatelette*, diminutif de gâteau. *Galette* se rapporte tout simplement à *galet*, à cause de sa ressemblance avec les pierres plates que nous appelons de ce nom). Sorte de gâteau rond et plat, qui contient ordinairement du sucre, du beurre et des œufs : *Malvina aimait la* GALETTE *du Gymnase, le flan et les socques plus ou moins articulés.* (L. Reybaud.) *J'ai vu cuire, en guise de pain, dans une sorte de hangar, des* GALETTES *de maïs et d'orge.* (H. Taine.) ‖ Crêpe faite avec de la bouillie de farine de sarrasin : *Nos* GALETTES *de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du mont Dore, étaient pour nous le plus friand régal.* (Marmontel.)

— Pop. Homme faible, nul, plat au moral comme une galette l'est au physique.

— *Galette de plomb*, Gâteau de pâte non feuilletée, pétri à la main et cuit au four de campagne.

— *Faire une galette*, Dans le Maine, Etre surpris, pendant qu'on bat le blé sur l'aire, par un orage qui cause de grands dégâts.

— Mar. Sorte de biscuit dur et plat que l'on mange sur les navires, et qui est propre à être conservé longtemps.

— Techn. Pâte de salpêtre et de charbon destinée à la fabrication de la poudre, et qui a subi l'opération du battage. ‖ Carcasse de chapeau d'homme en poil de lapin, en toile ou en carton, et qui doit recevoir la peluche. ‖ Nom ancien de la filoselle. On disait plus ordinairement GALETTE DE COCON. ‖ Etoffe de ce fil ou vêtement fait de cette étoffe : *On voit des chapeaux de femme au Prado; à l'exception de quelques* GALETTES *jaune soufre, qui ont dû orner autrefois des ânes instruits, il n'y a que des mantilles.* (Th. Gaut.)

— **Encycl.** Les *galettes*, qui ont été pendant longtemps le pain des marins, durent leur nom à la forme ronde et plate qu'elles affectaient alors et qui les faisait ressembler à des *galets* longtemps ballottés par les vagues et réduits par le frottement à la forme d'un disque émoussé sur sa tranche. Aujourd'hui encore, les marins donnent le nom de *galette* à un petit *pain* ou *biscuit de mer* qui pèse 192 grammes, portion du marin pour chaque repas. Les *galettes* démentent souvent l'origine de leur nom, car elles affectent quelquefois la forme carrée; elles sont d'ailleurs toujours aplaties.

En économie domestique, la *galette* n'est plus ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire un pain sans levain, lourd et indigeste; c'est une pâtisserie préparée, soit avec de la pâte à dresser, soit avec du feuilletage, et qui forme un gâteau demi-feuilleté et un peu lourd.

Au commencement de notre siècle, la *galette* était excessivement recherchée; alors florissait l'établissement de la *mère Marie*, situé non loin de la barrière de Fontainebleau. Là se rendait la jeunesse dorée, qui venait engloutir gâteaux sur gâteaux en les arrosant de vin suret. Telle était la vogue des *galettes*, que l'on épuisait jusqu'à vingt sacs de farine par jour, et qu'au bout de quelques années la mère Marie, devenue riche, put vendre son établissement à un prix très-élevé. Mais, sous la Restauration, une concurrence s'éleva : c'était celle de la *galette du Gymnase*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Voici comment les ménagères font la *galette* : elles prélèvent de la pâte non levée, lorsqu'on fait du pain; elles délayent cette pâte avec du beurre, plus ou moins, à volonté, quelques grammes de sel, un ou deux œufs et un verre d'eau. Elles pétrissent la pâte, sans la fouler, elles l'abaissent tout de suite sous le rouleau et la laissent reposer un quart d'heure. Elles plient alors la pâte en trois et la replient ainsi quatre fois sans la laisser reposer, en passant le rouleau à chaque fois; enfin, la dernière fois, toujours à l'aide du rouleau, on l'étend de la grandeur que doit avoir la *galette;* on la laisse reposer encore un quart d'heure; avec le bout des doigts ou les dents d'une fourchette, ou un instrument quelconque, on trace des dessins sur la pâte, on dore avec un jaune d'œuf et on met au four un peu chaud.

Les pâtissiers étalent de la farine sur une table, font un creux dans le milieu, y jettent du sel, des jaunes d'œufs, un peu de beurre et un ou deux verres d'eau, et font ainsi leur pâte, à laquelle ils ajoutent ensuite leur beurre. D'ailleurs, les procédés et les doses peuvent varier à l'infini, de même que les formes que l'on donne à cette pâtisserie; certaines *galettes* sont en losange, d'autres en couronne, d'autres sont rondes ou carrées.

On fait aussi de la *galette* avec de la farine de sarrasin; on prend alors 250 grammes de cette farine récemment moulue; on la pétrit à la façon des pâtissiers avec trois ou quatre œufs frais, deux cuillerées d'huile d'olive, deux pincées de sel fin et un petit verre d'eau-de-vie; pendant le pétrissage, on verse du caillé non écrémé, et, lorsque le mélange forme une bouillie sans grumeaux, elle est bonne à employer; c'est la *galette* des peuples du Nord, qui se servent de la même pâte, lorsqu'elle est bien claire, grâce au caillé, pour faire des crêpes.

En Angleterre, où l'on mange très-peu de pain, on aime beaucoup la *galette;* c'est le régal du dimanche chez les pauvres, et les ménagères excellent dans l'art de les confectionner de cent façons.

— *Petites galettes à l'eau pour thé.* Ces petites *galettes* sont plus connues en Angleterre qu'en France; on les obtient de la façon suivante : on verse trois quarts de litre de farine sur une table; on fait le creux au milieu pour y mettre une pincée de sel, un peu de sucre en poudre, 125 grammes de beurre, deux œufs et un demi-verre d'eau. On détrempe et on foule la pâte de façon qu'elle soit un peu dure; on l'abaisse à $0^m,01$ d'épaisseur; on la découpe en ronds de $0^m,06$ à $0^m,08$; on dore à l'œuf, on saupoudre de sucre et l'on fait cuire sur des plaques, dans un four un peu chaud.

— *Galette du Gymnase.* Cet établissement est bien connu de tout Paris et des provinciaux ou étrangers qui ont, au moins une fois dans leur vie, promené leurs pas dans la capitale. La *galette* du Gymnase est attenante au théâtre de ce nom; elle est née en même temps que lui; elle a partagé ses succès, et c'est à lui qu'elle doit sa renommée européenne. La petite Léontine Fay, l'enfant précoce, la mit à la mode en chantant de sa jolie voix enfantine dans la *Mansarde des artistes :*

Oui, j'aime la *galette*,
Mais savez-vous comment?
C'est quand elle est bien faite,
Et qu' gnia du beurr' dedans.

Cette mansarde aimable, d'où s'exhalait une franche odeur de fleur de farine mêlée au beurre d'Isigny, était, à vrai dire, la cousine germaine du grenier de Béranger. Et que de fois Béranger lui-même a rapporté en son logis, toute chaude, une demi-*galette!* Tous nos grands hommes, des moins graves aux plus sérieux, se sont arrêtés à la sortie du spectacle devant M. Coupe-Toujours, qui a vu toutes nos belles dames, les plus pimpantes et les mieux parées, lui tendre leurs blanches mains et dévorer à belles dents sa marchandise savoureuse. Jadis c'était la

grande mode, et de loin l'on venait tout exprès grignoter la *galette* du Gymnase. En vain la bise et le froid faisaient rage sur le boulevard assombri; en vain le soleil ardent brûlait l'asphalte sous le pied des promeneurs. On faisait halte en ce lieu de bénédiction, on rendait hommage à la déesse bien et dûment feuilletée qui avait là ses sacrificateurs et ses dévots. La grisette et l'étudiant y accouraient bras dessus bras dessous en folâtrant : deux sous de *galette!* Combien n'avaient point d'autre repas le matin, à midi et le soir! Le provincial s'arrêtait pour contempler la dextérité, la promptitude et la justesse de coup d'œil avec lesquelles l'actif et infatigable couteau de la marchande divisait les bouillantes *galettes* et en distribuait les morceaux à la foule toujours renouvelée; et, de retour à Brive-la-Gaillarde, il contait à sa famille étonnée comme quoi, lui aussi, il avait vu de près la fameuse *galette* du Gymnase, comme quoi il en avait avalé coup sur coup pour trois fois deux sous. On racontait les diverses fortunes de l'établissement, qui enrichissait son homme en moins de dix années. Humblement fondé par un pâtissier à qui le public avait appliqué le sobriquet de M. Coupe-Toujours, cet établissement avait pris un tel développement qu'il n'occupait pas moins de trente personnes toutes logées et nourries sur place. Cette maison atteignait un chiffre d'affaires dont on donnait une idée en avançant que 6,000 livres de papier suffisaient à peine chaque année pour envelopper les morceaux de *galette* distribués aux consommateurs. On contait encore que la propriété de la *galette* du Gymnase avait passé dans plusieurs mains en moins de vingt années. Au bout d'un certain temps, M. Coupe-Toujours, devenu possesseur d'une belle fortune, se retirait à Ville-d'Avray ou à Saint-Cloud; il achetait, pour y reposer sa grasse et savoureuse personne, le château de quelqu'un de ces *lions* qui, pour l'amour de Marco, s'étaient gonflés de *galette* à son étalage, les soirs de bonne fortune ou de première représentation.

Aujourd'hui, la *galette* du Gymnase, quoique toujours célèbre, est bien déchue de son ancienne splendeur; les grands mangeurs et les belles mangeuses de *galette* ont disparu en partie. M. Jules Janin en dit la raison à la façon d'un vieillard qui voit un peu de ses beaux jours retourner au néant; selon lui, l'omnibus à six sous avait enlevé sa plus nombreuse clientèle à cette *galette* qui avait tué toutes les concurrences; l'omnibus à trois sous lui porta le coup de grâce. La crinoline et la confection des jupes longues ont fait le reste. « Allez donc, dit-il, proposer à ces dames couvertes de dentelles un temps d'arrêt sur ce boulevard où la grisette a laissé sa légère empreinte? Offrez donc à ces bouches délicates, pour qui furent inventées la purée de faisan et les suprêmes de volaille, de toucher cette pâte ferme, la joie et le bonheur de leur grand'mère? A la *galette* du Gymnase, il fallait deux petits pieds, un jupon court, dix-huit ans, un chapeau de 15 francs, une robe de 15 sous et des gants frais; mais la dame ôtait ses gants et les enfouissait dans sa poche avant de toucher à la *galette*. Ainsi contents et bien lestés, nous allions au paradis (nous en savions tous les chemins) pleurer au *Mariage de raison*, ou sourire au *Plus beau jour de la vie*. C'était le bon temps, le temps joyeux de la pauvreté, l'heure active et légère des honnêtes amours. La *galette* enseignait ceci à ses adeptes : Vivez de peu, soyez content de tout. Le moyen d'être ambitieux, de songer à la puissance, à l'argent, aux misérables honneurs de la politique, quand, pour deux sous de *galette*, on peut se donner tous ces contentements! » Partant de là, M. Jules Janin prononçait — c'était en 1865 — l'oraison funèbre de la *galette* du Gymnase; mais cette oraison funèbre peut aller retrouver celle où l'évêque de Poitiers décernait la palme du martyre à certain zouave pontifical qui, pendant ce temps, faisait bombance en aimable compagnie. Comme le zouave, la *galette* du Gymnase est bien portante, et le bruit de sa mort n'a été qu'une fausse alerte. Allons, Cascadette, pas d'indigestion!

GALETTI (Jean-George-Auguste), fécond historien allemand, historiographe du duché de Gotha, né à Altenbourg en 1750, mort en 1828. Il fut professeur au gymnase de Gotha, puis conseiller aulique. Il a laissé de nombreux ouvrages, qui ont eu en Allemagne un succès populaire. Nous citerons : *Histoire du duché de Gotha* (1779-1781); *Histoire de la Thuringe* (1782-1785); *Histoire d'Allemagne* (1785-1819, 10 vol.); *Histoire de la Révolution française* (1814); *Histoire de la civilisation des trois derniers siècles* (1814); *Histoire de la Grèce* (1826, 2 vol.).

GALETTOIRE s. f. (ga-lè-toi-re — rad. *galette*). Poêle sans rebord ou avec un rebord peu élevé, sur laquelle on fait cuire les galettes en bouillie de sarrasin.

GALEUX, EUSE adj. (ga-leu, eu-ze — rad. *gale*). Atteint de la gale : *Un mendiant* GALEUX. *Un chien* GALEUX. *Une brebis* GALEUSE. *L'immense population des juifs indigents de Pologne est presque toute* GALEUSE. (Fournier.) ‖ Qui résulte de la gale, qui est produit par la gale, qui appartient à la gale : *Des pustules* GALEUSES. *Lorsque les plaies* GALEUSES *des porcs s'étendent au confluent, qu'elles suppurent beaucoup et rendent la peau épaisse et lardeuse, c'est une marque que la gale est maligne et très-difficile à guérir.* (Wiborg.)

— Fig. Atteint d'un mal moral contagieux : *Une société* GALEUSE.

Dans ce monde *galeux*, passe et marche tout seul.
A. BARBIER.

— *Brebis galeuse*, Personne vicieuse qui communique ses vices; cette expression est empruntée aux livres saints.

— Techn. *Verre galeux*, Verre qui, par suite de sa vitrification plus ou moins avancée, présente une multitude de grains solides, sortes de sphéroïdes de cristaux irradiés, disséminés dans une matière encore molle.

— Hortic. Se dit des plantes couvertes de protubérances qui constituent ce qu'on appelle la gale des végétaux : *Le bois de bergamote est sujet à devenir* GALEUX. (La Quintinie.)

— Prov. *Il ne faut qu'une brebis galeuse pour infecter un troupeau*, Une seule personne vicieuse peut corrompre toute la société que cette personne fréquente. ‖ *Qui se sent galeux se gratte*, Celui qui se sent coupable s'applique ce qui s'adresse aux coupables. On dit dans le même sens : *Qui se sent morveux se mouche.*

— Substantiv. Personne galeuse : *Il suffit de toucher la main d'un* GALEUX *pour contracter soi-même la maladie.* (Virey.)

— Allus. hist. **Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal**, Vers de la fable des *Animaux malades de la peste.* V. ANIMAL.

GALFRID ou **GALFRIDUS**, nom de plusieurs personnages du moyen âge. V. GEOFFROI.

GALGACUS, vaillant chef gallois des montagnes de la Calédonie, qui en défendit l'accès aux Romains. L'histoire fournit bien peu de renseignements sur lui; Tacite seul nous a conservé son nom et sa mémoire en même temps qu'il met dans sa bouche un des plus beaux morceaux oratoires. Le discours de Galgacus à ses montagnards, au moment d'en venir aux mains et pour les encourager à livrer une bataille désespérée, est resté célèbre; nous n'en donnons pas ici la traduction, qui figure déjà au mot ERSE, où nous renvoyons le lecteur.

GALGAL s. m. (gal-gal — du gaél. *gal*, caillou). Archéol. Tumulus celtique composé de terre et de cailloux, et renfermant une crypte : *La plaine voisine du village appelé les Rousses, dans l'Isère, offre une grande quantité de* GALGALS. (Legoarant.)

— **Encycl.** Les *galgals*, monuments funéraires que l'on rencontre fréquemment dans certaines parties de la France, notamment dans la Bretagne, sont d'un intérêt incontestable, bien que complétement dépourvus de conditions artistiques. Ce sont des tumulus en forme de cônes, composés d'un grand nombre de pierres; on nomme *barros* ceux qui sont formés avec de la terre. Ces tumulus ne sont pas toujours circulaires à leur base; ils sont elliptiques lorsqu'on y a enseveli un grand nombre d'individus, après une bataille, par exemple; ils forment alors de véritables ossuaires d'une grande étendue, ordinairement orientés de l'est à l'ouest. Lorsque ces tumulus forment une sépulture de famille, ils présentent à l'intérieur des dispositions particulières; des chambres sépulcrales, composées de pierres brutes comme les dolmens, renferment un ou plusieurs individus couchés ou assis; des corridors joignent ces chambres; dans d'autres cas, une seule salle allongée occupe l'étendue de la colline, et forme une galerie couverte; tous les squelettes y sont rangés comme dans une sépulture commune; enfin, les constructions qui occupent le centre de ces monuments sont quelquefois cimentées : alors, on peut généralement considérer la sépulture comme ayant une origine romaine. Quelques collines factices étaient considérées comme sacrées; il en est d'autres dans lesquelles on reconnaît évidemment un but militaire; elles sont tronquées par le haut pour contenir un certain nombre de combattants; un large fossé les environne; souvent elles se lient à une ligne de défense, à un agger formé par un long talus de terre qui ressemble à nos remparts avancés. Ces constructions militaires sont d'un grand intérêt historique, parce qu'elles font souvent partie de l'enceinte d'un camp, ou d'un de ces *oppida* dans lesquels se réfugiaient les populations gauloises à l'approche de l'ennemi. Au reste, les archéologues ne sont point d'accord sur la question de savoir si les Gaulois avaient des villes à fortifications permanentes. Il est impossible de préciser l'époque à laquelle les Celtes et les Gaulois commencèrent à élever des monuments religieux et militaires; toutefois, leur grand nombre indique suffisamment que ce fut durant une longue période. On cessa, sans doute, d'en ériger après la conquête de César, et plus particulièrement lorsque Tibère défendit le culte druidique et persécuta ses prêtres.

GALGALA, ancienne ville de Palestine, tribu de Benjamin. On l'appelle aussi *Gilgal*. La Bible nous apprend que l'arche sainte séjourna longtemps à Galgala.

GALGALE s. f. (gal-ga-le). Mar. Mastic inventé par les Indiens pour enduire la carène des navires : *Les Indiens composent la* GALGALE *mieux que nous.* (Willaumez.) ‖ Composition de chaux, d'huile et de goudron dont on forme un mastic pour enduire la carène des vaisseaux avant de leur appliquer un doublage.

GALGULE s. m. (gal-gu-le). Ornith. Syn. de ROLLIER et de MICROSCÉLIDE.

— Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, type de la famille des galguliens, formé aux dépens des naucorises, et comprenant plusieurs espèces, qui habitent le Mexique et l'Amérique du Sud : *Les* GALGULES *vivent de proie, se tiennent sur le bord des eaux et s'enfoncent dans la vase.* (C. d'Orbigny.)

GALGULIEN, IENNE adj. (gal-gu-li-ain, iène — rad. *galgule*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux galgules.

— s. m. pl. Famille d'insectes hémiptères hétéroptères, ayant pour type le genre galgule.

GALHAUBAN s. m. (ga-lo-ban). Mar. Nom donné aux longues manœuvres qui servent à étayer latéralement les mâts de hune et de perroquet, et qui sont attachées d'une part à l'extrémité de ces mâts, de l'autre à la muraille du bâtiment.

GALHEGOS (Manoel), poëte portugais, né à Lisbonne en 1597, mort dans cette ville en 1665. Il habita longtemps Madrid, où il se lia intimement avec Lope de Vega, fut comblé d'honneurs à la cour de Philippe IV, composa plusieurs pièces de théâtre et acquit une grande réputation comme poëte. Devenu veuf, Galhegos se jeta dans les pratiques les plus ardentes de la religion, entra dans les ordres et alla terminer ses jours dans sa patrie. Outre quelques comédies médiocres, dont la plus remarquable a pour titre : l'*Homme d'honneur et prudent* (El hombre honrado y prudente), on a de lui : la *Gigantomachia* ou *Guerre des géants contre Jupiter* (Lisbonne, 1628, in-4°), poëme en cinq chants; *Templo da memoria* (Lisbonne, 1630), poëme en quatre chants, devenu fort rare; *Poesias varias* (1637, in-8°). On trouve, dans les poésies de Galhegos, une imagination brillante, des pensées originales, un style élégant et pur, mais trop souvent aussi les recherches du gongorisme le plus raffiné.

GALI s. m. (ga-li). Bot. Nom qu'on donne quelquefois à l'indigotier.

GALI (François), navigateur espagnol du XVIe siècle, quelquefois désigné par des auteurs sous le nom de **Gualle**. Il fut chargé, en 1582, par le vice-roi du Mexique, d'explorer la côte septentrionale de l'Amérique, afin d'y trouver un bon mouillage où viendraient relâcher les navires arrivant des Philippines. Parti d'Acapulco avec deux navires, Gali découvrit la Nouvelle-Californie, et y aborda à l'endroit où s'élève aujourd'hui San-Francisco. De retour au Mexique, Gali rédigea la *Relation de son voyage*, qui a été traduite en hollandais par Linschoten (1596), et plus tard en français (Amsterdam, 1610).

GALIA s. f. (ga-li-a). Pharm. Préparation de noix de galle, de dattes vertes et de myrobolans embliques.

GALIACÉ, ÉE adj. (ga-li-a-sé — du lat. *galium*, caille-lait ou gaillet). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au caille-lait ou gaillet. Syn. de RUBIACÉ et d'ASPÉRULÉ.

— s. f. pl. Division de la famille des rubiacées, comprenant les genres caille-lait ou gaillet, garance, et, en général, tous ceux qui ont des feuilles verticillées et qui croissent en Europe. Syn. d'ASPÉRULÉES et d'ÉTOILÉES.

— **Encycl.** V. RUBIACÉ.

GALIANCONISME s. m. (ga-li-an-ko-ni-sme — du gr. *galê*, chat; *agkôn*, coude). Chir. Atrophie et raccourcissement du bras dus à une ancienne lésion de l'humérus, avec amaigrissement du membre.

GALIANI (Ferdinand), homme d'Etat, littérateur, économiste italien, né à Chiéti, dans l'Abruzze citérieure, en 1728, mort à Naples en 1787. Dès l'âge de huit ans, il fut envoyé à Naples, chez son oncle, alors premier chapelain du roi, où il fit ses premières études avec son frère Bernardo, un peu plus âgé que lui. En 1740, les deux frères entrèrent chez les Célestins, et l'oncle partit en mission pour Rome. Le P. Bonafede, gastronome et théologien distingué, fut, dit M. Salfi, particulièrement le précepteur du jeune Galiani. Quand leur oncle revint de Rome, ils s'établirent de nouveau dans le palais archiépiscopal, commencèrent leur cours de droit et profitèrent avidement des fréquentes réunions de tout ce que l'université de Naples possédait alors de savants remarquables. Le jeune Ferdinand apprit la législation sous Marcello Cuano. Parmi les savants habitués du palais de l'archevêque, il faut citer : Nicolo Capasso, le satirique; le chanoine Mazzocchi, remarquable par l'étendue de ses connaissances; Agostino Ariani, mathématicien distingué; Francesco Serao, physicien non moins instruit, et le célèbre Giambattista Vico. Les enfants écoutaient avec curiosité les conversations tenues autour d'eux, et les paroles de tous ces savants tombaient dans leur âme comme le grain dans le sillon ouvert. Ferdinand surtout, doué d'une intelligence très-précoce, s'initiait avec bonheur aux mystères de l'archéologie, de la philosophie, de la littérature et de l'histoire; mais c'étaient l'économie politique et le commerce qui l'attiraient invinciblement. Nommé, à l'âge de seize ans, membre de l'Académie des émules, où il fit connaissance de Pasquale Carcani, il prit pour sujet de thèse l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie : ce fut le point de départ de son *Traité sur les monnaies*, publié en 1750. Il traduisit ensuite de l'anglais le travail de Locke sur la monnaie et sur l'intérêt de l'argent. A dix-huit ans, il s'efforça de dégager des fictions de la poésie et des nuages de la fable l'ancienne histoire des navigations de la Méditerranée, recherches qui lui ont servi à écrire son livre : *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres*, dont on invoque encore aujourd'hui l'autorité. Deux mémoires signalent encore son entrée à cette Académie : *Si la passion de l'amour peut convenir à une âme bien née*, et l'*Amour platonique;* mais ce n'était pas sur des sujets aussi minces qu'un esprit de la trempe de celui de Galiani pouvait longtemps s'arrêter. Un autre mémoire plus sérieux, sur la maison de campagne de Lucullus (*Castrum Lucullanum*), répondait davantage à ce qu'on attendait de lui et mérita les éloges du célèbre Mazzocchi. Il était plongé dans ces travaux, lorsque son frère Bernard, qui était d'une autre Académie et qui venait d'être chargé d'y prononcer un discours sur la Conception de la Vierge, le pria de le remplacer dans cette tâche. Galiani se présenta au jour dit avec sa harangue. Mais le président, se défiant d'un orateur de cet âge, ne voulut pas le laisser parler et débita un discours de son cru. Le jeune homme jura de se venger; l'occasion ne se fit pas attendre. D'après un usage établi dans cette Académie, tout grand personnage mort à Naples devait être célébré par des *Eloges* en prose et en vers de tous les académiciens. Le bourreau mourut, et Galiani, avec la collaboration de son ami Pasquale Carcani, composa, dans l'espace de quelques jours, quantité de pièces très-graves, affectant le style de chacun des académiciens. Cette publication, intitulée : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannoccone, carnefice della gran corte della vicaria, dati in luce da Giannantonio Sergio, avocato napolitano* (ce Sergio était le président de l'Académie), fit scandale, mais eut un énorme succès de rire. Les deux jeunes fous se dénoncèrent eux-mêmes pour désarmer la justice, et on se contenta de leur appliquer une peine insignifiante, connue sous le nom d'*exercices spirituels*. Galiani fit oublier cette folie de jeunesse en mettant au jour son *Grand traité sur la monnaie*, inspiré par la hausse survenue dans le prix des denrées à la suite de la surabondance de l'or et de l'argent d'Espagne, d'Allemagne et de France. Galiani n'avait alors que vingt ans. L'ouvrage était anonyme, mais l'auteur, en voyant le succès, se fit connaître et recueillit de magnifiques bénéfices, deux entre autres qui le décidèrent à entrer dans les ordres mineurs. Le nouvel abbé partit ensuite pour Rome, où il fut parfaitement accueilli par le pape Lambertini. Ce n'est pas tout : à Florence, les Académies de la Crusca et Columbaria le reçurent d'emblée parmi leurs membres; à Bologne, à Venise, à Padoue, mêmes triomphes. Un trait assez curieux : le jeune Galiani faisait à son oncle la lecture de tous les livres nouveaux, et lui lisait un jour le *Traité de la monnaie*. L'archevêque admira ce livre et saisit l'occasion de reprocher à son neveu la légèreté de son esprit, qu'il gaspillait sans penser à rien de sérieux ou d'important. Quelle fut sa surprise quand il apprit la vérité! Lorsque Galiani découvrit son nom, quelques vieux docteurs jaloux de sa science précoce répandirent le bruit qu'il était incapable d'un pareil ouvrage, et que Bartolomeo Intieri le lui avait dicté tout entier. L'abbé Intieri était un ami de Galiani, qui le fréquentait très-assidûment à Naples. Déjà plus qu'octogénaire, il réunissait autour de lui l'élite des lettrés et des savants dont lui-même était un des plus distingués, surtout comme mécanicien. Il avait inventé autrefois l'ingénieuse machine de l'étuve à blé, employée avec succès dans plusieurs parties du royaume, et désirait que son usage en fût plus répandu. A cet effet, il emprunta la plume de Galiani, et l'ouvrage parut en 1754, en in-4°, sous le titre : *Della perfetta conservazione del grano, discorso di Bartholomeo Intieri*, avec des planches gravées d'après les dessins de Bernardo Galiani, frère de l'auteur. Galiani s'était le premier occupé de rassembler des échantillons des matières volcaniques du Vésuve. Il fit hommage à Benoît XIV de sa collection, répartie en sept caisses, sur l'une desquelles il avait mis cette suscription : *Beatissime pater, fac ut lapides isti panes fiant.* Le pape réalisa son vœu en lui donnant un bénéfice de la valeur de 400 ducats de rente. Galiani consolida sa renommée d'antiquaire par des mémoires très-savants, qui furent insérés dans le premier volume des *Antiquités d'Herculanum*. A la mort du pontife, il fit son oraison funèbre, et Diderot dit que « c'est un morceau plein d'éloquence et de nerf. » Au milieu de l'année 1759, il fut envoyé à Paris en qualité de secrétaire du marquis de Castromonte, seigneur espagnol qui joignait beaucoup de paresse à peu de facilité; mais le ministre Tanucci correspondait directement avec le secrétaire d'ambassade. L'ambassadeur, comme tous les gens à peu près nuls placés dans cette position, devint jaloux et